

□ Sexualité d'une société

Michèle Descolonges

Il est toujours difficile de définir un mythe, c'est-à-dire la représentation que l'on se fait de quelque chose. Et nous avons d'abord cherché à faire, le constat de la vie sexuelle des jeunes. Pourquoi des jeunes en particulier ? D'abord parce qu'il nous était impossible de parler d'une manière générale et de ne pas faire appel à notre propre expérience, ensuite parce qu'un être jeune est plus sensible qu'un être marqué par la vie aux diverses contingences et il nous était donc plus facile de dégager des caractéristiques de son comportement.

Nous avons volontairement schématisé, car ce travail n'est qu'une introduction à une réflexion que nous pensons devoir être menée pas seulement par des individus isolés, mais aussi par un parti qui se réclame du socialisme.

En finir avec l'hypocrisie

La sexualité des jeunes — et des adultes — est brimée tant sur le plan matériel que par une morale hypocrite.

Dans le domaine de l'emploi, la situation est tout à fait claire. La discrimination salariale entre femmes et hommes, le manque de qualification professionnelle des femmes favorisent d'une part la prostitution (comment vivre à Paris avec 600 francs, ou moins, par mois ?), et d'autre part un « droit de cuissage » que s'arrogent certains chefs. d'atelier ou de service, qui permet un avancement ou une augmentation de salaire. Les mêmes conditions font se précipiter vers le mariage beaucoup de jeunes filles, qui après deux ou trois ans de boîte n'ont plus d'autre perspective.

Les horaires de travail sont souvent défavorables à des rencontres prolongées entre personnes (horaires 3 fois 8, heures supplémentaires).

Les logements sont exigus et sonores. C'est une banalité. Cela se traduit, non moins banalement par une promiscuité pénible : chacun sait ce qui se passe dans la chambre voisine quand ce n'est pas dans l'appartement

voisin. 25 % des jeunes couples mariés vivent chez leurs parents, autant en hôtel meublé. Les célibataires demeurent en grande majorité chez leur parents, et leur seule solution est la chambre d'hôtel ou la chambre du copain. Sinon, il reste le F.J.T. (foyer de jeune travailleur), la cité universitaire — on a entendu parler des problèmes qui s'y posent il n'y a pas si longtemps.

Bref, entre le sommeil nécessaire (environ 8 heures), le travail nécessaire (au minimum 8 heures), le transport nécessaire (entre 1 heure et 3 heures par jour, surtout dans la région parisienne), les repas nécessaires (2 heures, et plus quand il faut les préparer), il reste environ 3 heures à utiliser.

Mais le corps et le cœur humains n'ont pas des automatismes de machine. De plus, ils sont entortillés dans une morale issue des temps immémoriaux où la famille était le fondement de toute vie légitime (voir ce que dit, beaucoup mieux que nous, Engels dans « *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat* »).

Tellement bien liée au christianisme tellement bien liée au capitalisme, la morale dont nous héritons est faite d'interdits et nous fournit des garde-fous et des guides. Des parents aux maîtres d'écoles — nous ne les critiquons pas : ils tiennent seulement leur rôle —, on s'est donné le mot pour interdire, à mots couverts, on ne soit quoi exactement. La sexualité devient un domaine réservé, secret et entaché dont on ne sait quelle tare. Moins les choses sont claires, plus l'impact sur le jeune est fort : il peut lutter contre quelque chose de précis, mais qui peut combattre des ombres ?

En même temps, le sexe se vend plus cher que le travail. Ayant fait de la sexualité un domaine réservé, notre société la monnaie, dans la publicité par exemple. Ce que nous ne vivons pas nous-mêmes, nous le vivons par intermédiaires, que ce soit des personnages (au cinéma, à la T.V.), ou des objets : « j'aime ma femme, elle achète la Kronenbourg par 6 », « ma femme est séduisante : elle a un compte à la B.N.P. » Etrange civilisation, où l'on ne sait que rêver d'amour, où l'on ne sait que

SPECIAL JEUNES GRENOBLE

s'accrocher à des objets (du panty au soutien-gorge, il ne reste plus rien).



Le problème n'est pas moral

Au service de qui, cette morale qui fait de nous un fidèle troupeau ?

C'est toute une conception de l'homme qui est en question. Dans notre société, l'homme sert à produire et à consommer. Et tant les conditions matérielles que la morale et l'éducation rassurent dans ce rôle.

Pierre Belleville écrivait récemment (T.S. du 9-10-68) : « il est difficile de se conformer au modèle de consommation que propose le capitalisme sans s'intégrer plus ou moins au système de valeur, à la culture que le modèle diffuse et enracine sans adopter le type de rapports sociaux qu'il propose ».

Il ne suffit pas d'expliquer la sexualité par la consommation, car elle est un développement relativement récent du capitalisme. Cependant, les rapports humains sont bel et bien régis par le désir de posséder et de consommer.

Il n'y a pas à moraliser là-dessus et à rêver du futur paradis socialiste.

D'abord qu'avons-nous à faire du futur — paradisiaque ou non ? Qu'avons-nous à faire des prophètes qui penseront notre sexualité — notre vie — pour nous ? Il s'agit de savoir pour quoi nous combattons. Le socialisme doit entraîner des rapports sociaux différents du capitalisme, une nouvelle conception de l'homme et des conditions matérielles à son service. Mais, ne nous leurrions pas : le socialisme ne résoudra pas tout. Et c'est entrer dans une nouvelle mystification, c'est faire du socialisme un nouveau dieu que voir en lui la Solution.

Il n'existe pas de solution absolue, définitive. Nous prétendons seulement qu'il faut vivre, c'est-à-dire exister sexuellement : nous nous interrogeons, nous vous interrogeons.